



emmanuel berl
europe
et asie



idées *nrf*

Extrait de la publication

COLLECTION IDÉES

Emmanuel Berl

Europe et Asie

nrf

Gallimard

Extrait de la publication

Cet ouvrage a été publié originellement sous le titre HISTOIRE DE L'EUROPE I d'Attila à Tamerlan aux Éditions Gallimard, en 1946.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris l'U. R. S. S.

© Éditions Gallimard, 1946.

Ce livre a été écrit par un historien de fortune dans la grande infortune de l'Occupation. J'en mesure, certes, les déficiences; la dimension du sujet les rendait, de toute manière, inéluctables, la misère bibliographique du village corrézien où il fut rédigé l'aggrave encore.

Je me permets néanmoins de le remettre sous les yeux du public. C'est qu'il me semble avoir profité de ce dont il a pâti. L'histoire européenne du V^e au XVI^e siècle, faite de mémoire, laisse mieux paraître ses grandes lignes.

Elle a été dominée par les systoles et les diastoles de la masse énorme constituée par la steppe et les montagnes asiatiques et les tribus nomades qui les peuplaient. Invasion des Huns au V^e siècle, des Magyars au IX^e, des Mongols au XIII^e, des Turcs osmanlis au XIV^e; pour l'historien comme pour le géographe, l'Europe est d'abord un isthme de l'Asie.

Sa puissance ultérieure fait oublier sa faiblesse originelle: les sédentaires ont triomphé des nomades. Il n'en reste pas moins que la suprématie

militaire des nomades était encore une donnée évidente, au début du XV^e siècle, pour l'historien génial que fut Ibn Khaldoun.

Tout change alors. « Le monde subit une création nouvelle » comme il avait lui-même pressenti. Grâce au génie militaire de Tamerlan, le vent d'Est cesse de l'emporter sur le vent d'Ouest. Tamerlan écrase Toktamich, chef de cette horde d'or qui, depuis un siècle et demi, tenait sous sa griffe la Russie. Et il écrase Bajazet qui, vainqueur de toutes les armées chrétiennes, allait faire dès le début du XV^e siècle, dans Constantinople, l'entrée qu'y fera — mais avec un retard de cinquante ans — Mahomet II.

Libérée des Mongols, la Russie va commencer la longue marche qui la mènera jusqu'au Pacifique; fixant au sol les nomades terrifiants d'Attila et de Gengis. Protégée par elle, l'Europe occidentale va pouvoir développer son histoire, indépendamment de l'Asie. Elle n'a plus à craindre les typhons de la steppe. Elle peinera toutefois jusqu'au XVIII^e siècle pour contenir dans la vallée du Danube la menace ottomane. Elle oublia, elle a feint d'ignorer que, même sous Louis XIV, l'Empire turc est, à lui seul, plus vaste, plus peuplé, plus riche, que tous les royaumes occidentaux réunis. Molière peut rire des mamamouchis; en fait, le Sultan reçoit les ambassadeurs des États Chrétiens, et ne daigne pas leur en envoyer.

Mais, en même temps que les russes conquièrent la steppe, l'Europe occidentale lance sur les mers ses navires armés de boussoles. Elle tourne la muraille

que le Touran lui oppose, atteint les Indes, les Amériques, établit sur les côtes que ses navigateurs découvrent les comptoirs qui les transforment et qui l'enrichissent d'or, d'argent, de sucre, d'épices.

Elle a baptisé « Renaissance » cette naissance. Toujours, elle veut conquérir le passé en même temps que l'espace et mobilise ses archéologues en même temps que ses explorateurs. Mais l'historien pas plus que le biologiste ne peut donner un sens clair à ce mot de Renaissance qui voile d'un tulle illusoire le jeu éternel de la vie et de la mort : l'Europe humaniste ne pouvait être et ne fut pas une renaissance de la Romania morte. Elle a revendiqué son héritage — et celui de la Grèce — mais elle a revendiqué, de fil en aiguille, l'héritage de toutes les civilisations, de toutes les formes, de tous les styles.

Qu'un auteur aussi amoureux de précision que Valéry ait pu écrire : Europe = Grèce + Rome + Christianisme, éveille en moi une surprise toujours renouvelée. Car enfin Valéry est d'abord un poète. Or ni Tristan et Ysolde, ni Roméo et Juliette, ni don Quichotte, ni Faust ne sont des Grecs organisés par Rome et convertis par saint Paul.

Cette revendication étrange — que les artistes modernes étendant jusqu'aux fétiches océaniens et aux bisons d'Altamira fausse la vue qu'à l'Europe, non seulement de son histoire, mais même de sa géographie. Elle la conduit à poser, ériger en frontières l'Oural qui n'a jamais séparé ses riverains, le détroit de Gibraltar, et les Dardanelles qui furent beaucoup plus souvent des ponts que des fossés.

Elle conduit à méconnaître, à sous-estimer Byzance dont l'Empire a duré plus d'un millénaire et contre lequel se sont brisés tour à tour les invasions du V^e siècle, la Perse des Chosroès, l'Islam colossal des Omeyyades, les Bulgares vaincus par les glorieux empereurs macédoniens.

Elle conduit à oublier et contester que l'Europe fut — du V^e au XI^e siècle, fût-ce à l'époque carolingienne — un pays sous-développé dont l'avenir incertain contraste avec les splendeurs de Byzance, de Bagdad, de Cordoue, d'Alexandrie.

Elle conduit à plâtrer l'effondrement de l'Europe gothique au XV^e siècle, le désastre du Sacerdoce décomposé par le Grand Schisme du saint Empire ruiné par le grand interrègne, de la France ravagée par la guerre armagnacque, de l'Allemagne ravagée par la Praguerie, de l'Angleterre ravagée par la guerre des Deux Roses, de l'Occident dépeuplé par la peste, l'Europe ultérieurement triomphante a voulu le regarder comme un simple incident de parcours.

C'est que la continuité fallacieuse de la chronologie, la permanence fallacieuse d'un vocable, et la prétention généalogique habituelle aux parvenus émoussent la sensibilité des européens aux trous, aux sauts quantiques de leur histoire. Ils vont jusqu'à se réclamer de la jeune fille trouvée, enlevée par Jupiter sur une plage d'Asie Mineure, et ne se rappellent pas que pour les Grecs « Europe » désignait un monde étranger à la Grèce.

Ils parlent comme si elle était une chose donnée dans l'espace et dans le temps.

Mais elle n'est pas une chose — comme l'est effectivement l'Égypte. Elle ne signifie rien d'autre que la série de ses projets successifs.

Projet théocratique de la Croisade qui dégénéra en rêve, après la victoire des mameluks, la restauration de l'Empire grec, et la ruine des royaumes francs de Syrie. Projet mercantile de l'Europe humaniste. Projet enfin de la révolution industrielle.

Furent et sont « européens » ceux qui s'associèrent ou s'associent à ces projets ; ont cessé de l'être ceux qui s'y refusèrent : la Russie de Kiev était européenne, celle des Khans mongols, non pas, celle de Pierre le Grand, l'est derechef. De même l'Espagne est à la tête de l'Europe, quand elle fournit ses caravelles à Christophe Colomb, et ne l'est plus au XIX^e siècle, quand elle dédaigne la construction des usines.

Malgré qu'en aient eu Napoléon, Guillaume II et parfois le Général de Gaulle — opposer au « Continent européen » l'Angleterre « qui est une île » me paraît insoutenable : l'Europe n'est pas un continent, l'Angleterre est un archipel plutôt qu'une île : en fait, elle s'est associée à la Croisade, elle a bâti des cathédrales à ogives, elle donne à la Renaissance, Shakespeare, à la Réforme, Cromwell, à la physique moderne, Newton, à la biologie, Darwin ; si elle n'a pas ouvert l'épopée coloniale de l'Europe, elle y a œuvré autant que toute autre nation. Après avoir été le pays des marchands et des marins, elle est devenue le pionnier de la grande industrie. Pas un chapitre de l'histoire européenne où elle ne soit présente.

Sans doute, elle s'est opposée aux tentations unificatrices de l'Empire, du Sacerdoce, des Habsbourg, de Napoléon, du II^e et du III^e Reich.

Mais, l'unification qu'elle a combattue, les européens n'en voulaient pas. Un de leurs traits les plus constants est de séparer le Temporel et le Spirituel; leur dualité s'accorde mal avec l'unité monolithique des empires.

C'est là, probablement, la raison pour laquelle l'Angleterre, conquise avec tant de facilité par les romains, les danois, les normands, et que, même au XVII^e siècle, la flotte hollandaise réussit à atteindre, s'avère invincible, inaccessible, aux forces incommensurables avec les siennes, de Philippe II, de Louis XIV, de Napoléon et de Guillaume II: les européens n'ont pas désiré que l'Armada coule les navires de Drake, ni Napoléon ceux de Nelson, ni que le Luftwaffe de Goering anéantisse le Royal Air Force de Churchill.

L'Europe n'est pas une fraction déterminée de l'étendue. Pas davantage une continuité. Il n'est pas raisonnable de voir dans Henri le Navigateur un descendant de Urbain II, non plus que dans les Césars germaniques des successeurs de Charlemagne, ni en Charlemagne une réincarnation d'Auguste ou d'Adrien.

Mais de ce que l'Europe ne soit pas une chose — il ne suit pas qu'elle ne soit rien du tout. Elle ne ressemble pas à ce que Michelet exprime par le mot: personne, mais beaucoup à ce que Michel Foucault entend par: énoncé — qui, en soi-même n'a pas de sens, mais le prend par rapport à des

ensembles d'ailleurs variables, d'autres énoncés. L'Europe a un sens très clair par rapport à l'Islam qui du XIII^e au XVI^e siècle la menace. Elle en a un par rapport aux empires coloniaux qu'elle conquiert et qu'elle abandonne. Si elle n'a pas été une nation, elle a été au XVII^e, au XVIII^e, au XIX^e siècle un « concert » où chaque instrument a sa partie, mais peut rester muet un temps alors que les autres continuent à jouer.

Son histoire procède par bonds. Qui aurait prévu, au IX^e siècle, quand elle ne pouvait même pas défendre ses fleuves contre les navires Vikings qu'elle deviendrait maîtresse des Océans ?

Elle ne manifeste son unité que par une concordance des destins : l'Angleterre, la France, l'Allemagne naissent ensemble, profitent du printemps gothique, dépérissent au XV^e, reprennent vie au XVI^e siècle, subissent et surmontent ensemble la crise générale qui produit la guerre de Trente Ans, la révolution anglaise, la Fronde — et en Russie le temps des troubles.

Mais cette concordance, elle-même, garde rarement un caractère général : les cités italiennes et flamandes, les principautés d'Allemagne subsistent, alors que la France, l'Espagne, l'Angleterre deviennent des royaumes. En fait, l'histoire européenne cesse rarement de se diviser en structures différentes ; l'épanouissement de la peinture florentine continue malgré la décadence de la République. La puissance française est diminuée, après les traités de Vienne, le rayonnement spirituel de la France ne l'est pas. Dostoïevski n'a sans doute pas

tort de regarder comme « un cimetière » l'Europe occidentale ; il n'a quand même pas pleinement raison de juger mortes, cadavériques, l'Allemagne de Nietzsche, la France des impressionnistes — de Flaubert — et de Michelet.

A qui lui demande : « qu'êtes-vous » ? l'Europe répond par des balbutiements sans cohérence. Mais elle donne des réponses assez claires à qui lui demande ce qu'elle fait et ce qu'elle veut.

L'historien subit toujours la tentation de prétendre réduire à l'unité les multiplicités synchroniques que le réel lui propose. Il aimerait que politique, religion, droit, sciences, lettres et arts se déroulent ensemble, d'un seul mouvement, comme dans le monde hellénique et romain. Mais il ne peut y réussir, fût-ce en recourant aux trompe-l'œil : Watteau est baroque par rapport à Poussin, encore plus, à Giotto, mais il l'est aussi par rapport à David. Comparé à la Chanson de Roland, la poésie de Charles d'Orléans paraît décadente, mais non pas celle de Vigny comparée à celle de Ducis. On peut ranger Racine et même Corneille dans le « baroque », mais non pas Descartes. Notre littérature est peut-être « vieille » notre génétique sûrement pas.

Les efforts conjugués de dix Spengler et de vingt Toynbee ne peuvent faire que la physique d'Einstein soit « décadente ». Claude Bernard ne devait pas être contemporain de Renan, non plus que Mendel de Brahms. Ni la Tour Eiffel du Grand Palais et du « modern style » ; mais ils le sont. Le « déclin de l'Occident » est acquis dès la chute de Napoléon. Mais il l'était déjà au XIV^e siècle. Stoppé au XVI^e

par les découvertes maritimes, il l'est, au XIX^e par les découvertes de la Science, de la Technique, des sources nouvelles d'énergie. Mahomet II, Henri V, Charles VII ne pouvaient prévoir Christophe Colomb, Alexandre I, Metternich. Talleyrand ne pouvait pas davantage prévoir la locomotive, l'automobile, l'avion — et la bombe atomique. L'Europe est, elle a toujours été, vieille d'un côté, jeune de l'autre. Marx est à la fois un épigone de Hegel et l'ancêtre éponyme de Lénine et de Mao Tsé-toung. Autant il est facile de sentir qu'Anacréon est postérieur à Eschyle et la colonne Trajane au Parthénon, autant il serait difficile de deviner, si on l'ignorait, qu'Évariste Galois est mort la même année que Goethe et Curie trois ans après la première de Pelléas-Mélisande.

Je me reproche de m'être moi-même laissé prendre maintes fois aux fausses perspectives de la chronologie.

Le lecteur excusera, j'espère, les fautes innombrables de l'auteur, qui garde du moins le mérite de n'avoir pas désespéré de l'Europe, quand sévissait sur elle la plus affreuse barbarie, non plus que de la Raison — quand un vent de folie soulevait les plus hautes vagues, jamais connues, de la cruauté.

I

La mort de Rome

Qu'on regarde une carte d'Europe ; on discerne tout de suite, et d'autant mieux qu'on est davantage prévenu, tout un jeu de similitudes, de corrélations, de rythmes. En bas, les trois péninsules : ibérique, italique et balkanique. En haut, la Scanie et les Iles Britanniques. Au sud, la Méditerranée, bien fermée par ses deux détroits, à laquelle répondent la mer du Nord et la Baltique avec la Manche et le Skagerrak. Trois chaînes de montagnes s'épanouissent comme des mains ouvertes ; elles unissent plus qu'elles ne les séparent les pays où elles s'élèvent : Massif Central, Alpes, Carpathes. A gauche et à droite, deux gros murs horizontaux : les Pyrénées et le Caucase. Le Danube, le Rhin, le Rhône semblent faire exprès de rapprocher autant qu'ils peuvent leurs sources et d'écarter autant qu'ils peuvent leurs embouchures. Tout cela donne une idée de rébus : on cherche le chasseur, l'arbre et le chien. Mais on est très loin de l'affirmation simple par quoi un solide pose, devant vous, sa masse : l'Afrique, les Indes, la Chine surgissent des cartes avec une évidence



idées

volume double



littérature



philosophie



sciences



sciences humaines



idées actuelles

emmanuel berl: europe et asie

L'Europe n'est-elle qu'un petit cap de l'Asie, comme l'a prétendu jadis Paul Valéry ? Emmanuel Berl retrace dans ce livre l'histoire d'un millénaire, au cours duquel les rapports entre ces deux continents devinrent décisifs pour leur évolution ultérieure. Écrit dans un style brillant, ce volume, d'une originalité profonde, qui regarde l'histoire avec des yeux neufs ouvre des perspectives sur le monde moderne, nous permet de mieux le comprendre et de mieux saisir les problèmes d'aujourd'hui.

photo-graphisme h. cohen

Extrait de la publication